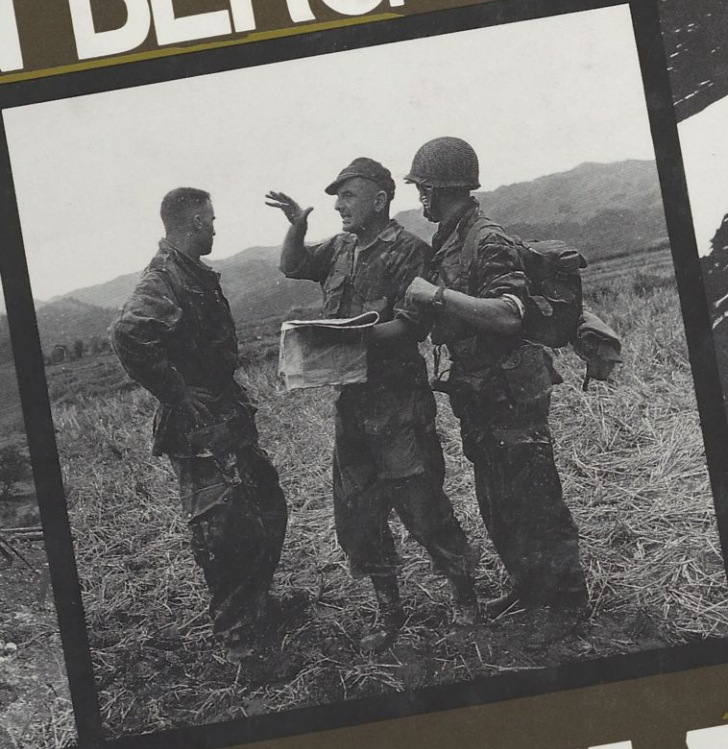
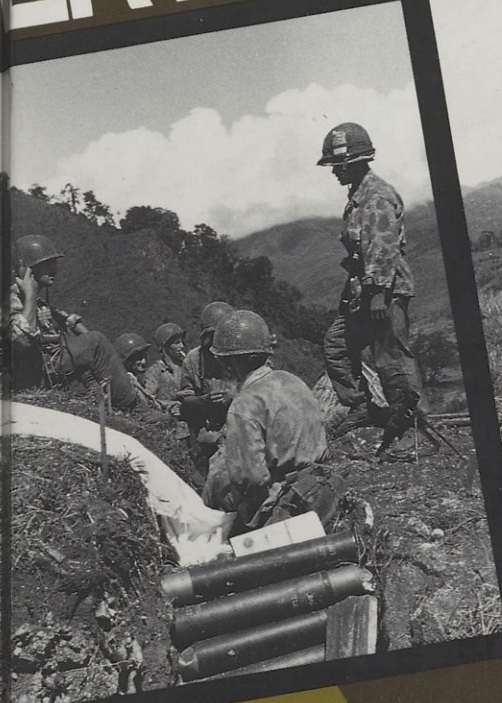


ERWAN BERGOT



PARAS BIGEARD

INDOCHINE 1952-1954 / ALGÉRIE 1955-1958



album troupes de choc
PRESSES DE LA CITÉ

P A R A S
B I G E A R D
1 9 5 2 - 1 9 5 8



Db-03 111938-26873

Album réalisé par Jean-Louis Festjens
Montage de Bernard Girodroux
Recherche iconographique
de Michel Pioto (Indochine)
et Pierre Ferrari (Algérie)
Conseiller technique : Jacques Allaire
© Presses de la Cité, 1988.
ISBN : 2-258-02375-0

Iconographie de l'E.C.P.A.

Dans la même collection :

Erwan Bergot,

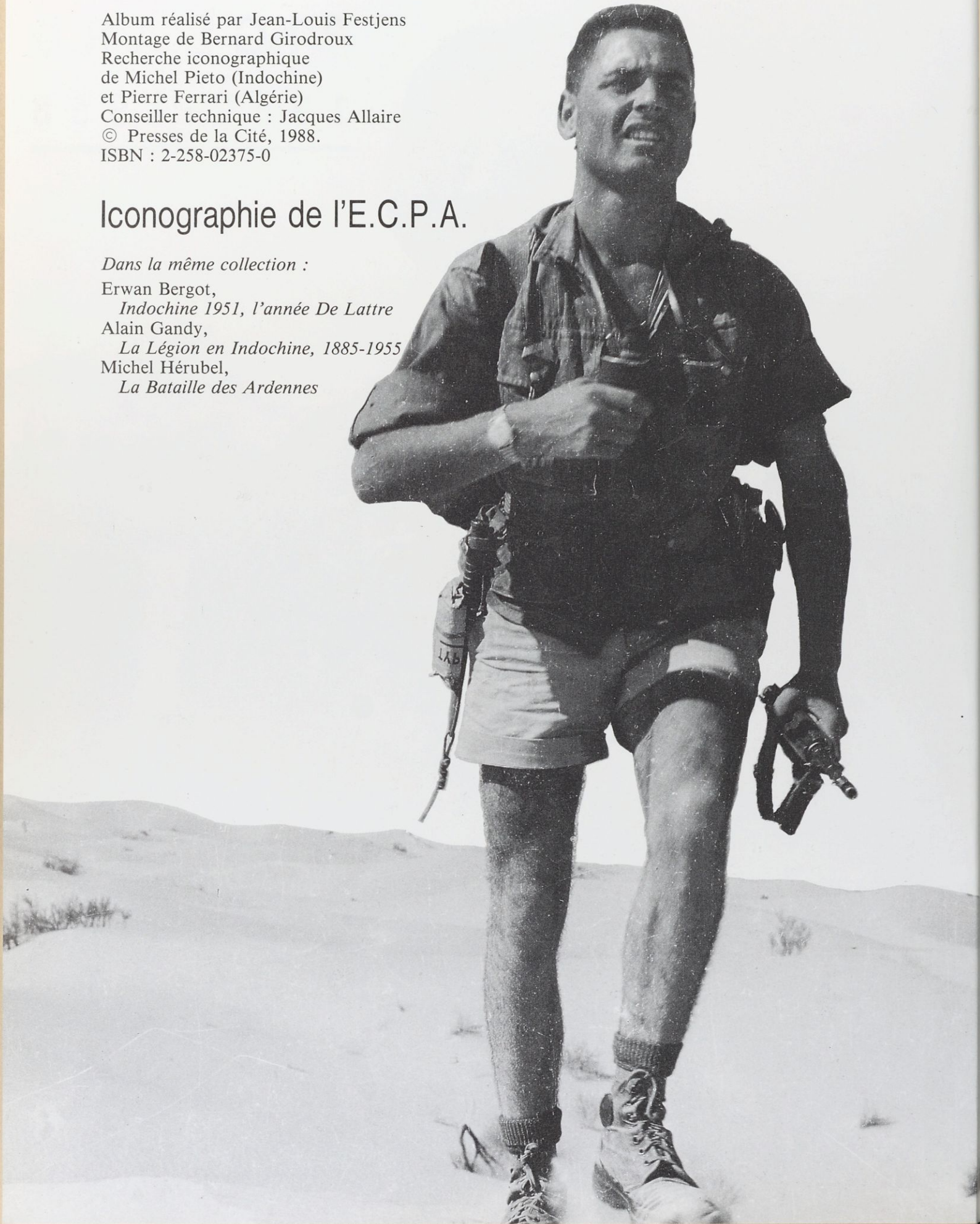
Indochine 1951, l'année De Lattre

Alain Gandy,

La Légion en Indochine, 1885-1955

Michel Hérubel,

La Bataille des Ardennes



ERWAN BERGOT

PARAS BIGEARD

1952-1958

Collection « Troupes de choc » dirigée par Jeannine BALLAND

4° G.

5927

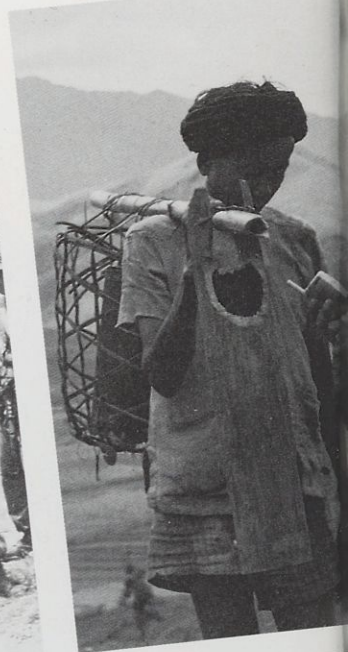
(3)

Presses de la Cité

Paris

Ex. de remplacement

SOMMAIRE



Première partie :

CROIRE ET OSER - Indochine 1952-1954

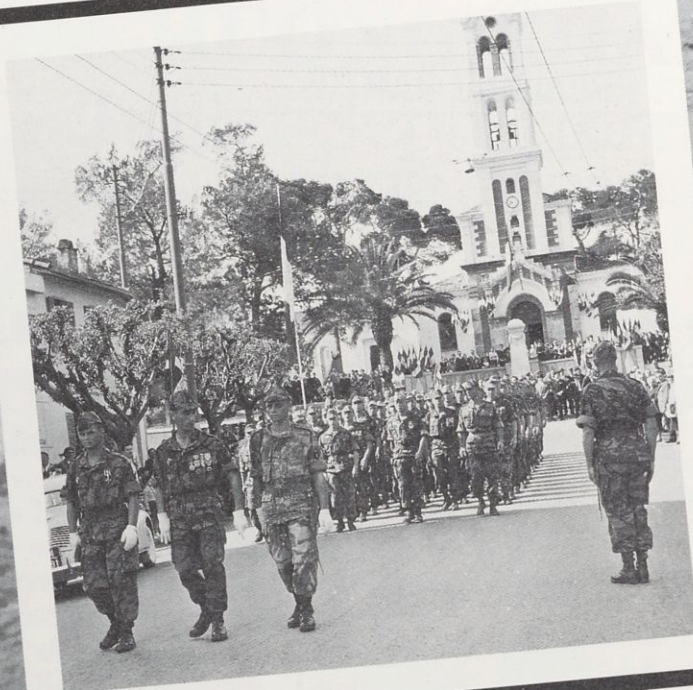
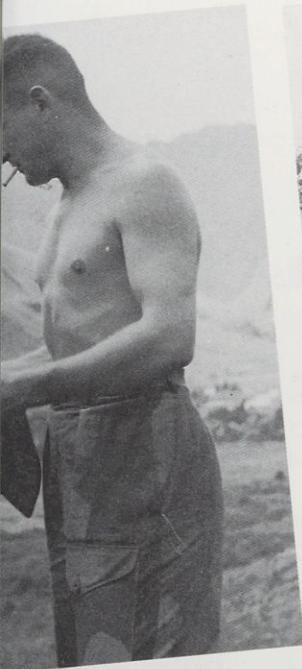
1. HUONG KHANH
Juillet-Septembre 1952 7
2. TU LÊ - LE SAUT
Octobre 1952 9
3. TU LÊ - L'ATTAQUE 13
4. TU LÊ - LA RETRAITE
20-23 octobre 1952 15
5. BAN YEN NHAN
Décembre 1952 18
6. SON LA
Janvier-Mars 1953 20
7. LANG SON
17-20 juillet 1953 22
8. « CASTOR »
20 novembre 1953 25

9. BAN SOM HONG (Laos)
Janvier 1954 27
10. DIÊN BIÊN PHU - L'ESPOIR
16-30 mars 1954 30
11. DIÊN BIÊN PHU - L'AGONIE
4 avril-7 mai 1954 33

Deuxième partie :

ÊTRE ET DURER - Algérie 1955-1958

1. L'EDOUGH
Octobre-Décembre 1955 36
2. KABYLIE
Décembre 1955-Mars 1956 39
3. BESBESSA
7-19 mars 1956 41
4. LES NEMENTCHAS
Mai-Juillet 1956 44



5. SUEZ Septembre-Décembre 1956	48	8. AGOUNNENDA 23 mai 1957	55
6. LA CASBAH Janvier-Avril 1957	49	9. ALGER II Août 1957	58
7. L'ATLAS Avril-Mai 1957	53	10. TIMIMOUN Novembre-Décembre 1957	61

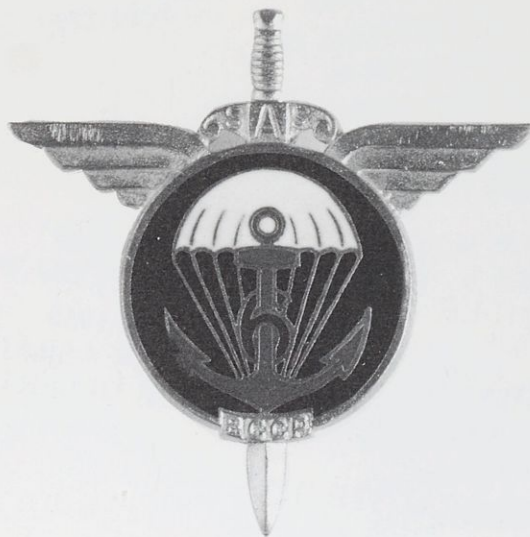
1952-1958, L'ÉPOPÉE

• 1952 DE SAINT-BRIEUC A TU LÊ	67	• 1955-1956 CEUX DU 3 ^e R.P.C.	139
• 1953 NA SAN, LUANG PRABANG, « HIRONDELLE » ET « CASTOR »	93	• 1957-1958 LA CASBAH, LE DJEBEL, LE DÉSERT	153
• 1954 DIÊN BIÊN PHU, L'HOLocauste	127		

PREMIÈRE PARTIE

INDOCHINE, 1952-1954

C R O I R E
E T
O S E R



I

HUONG KHANH

Juillet-Septembre 1952

29 JUILLET 1952, HANOÏ.

Ferraillant, poussant devant elle une plateforme chargée de rails, de traverses de teck, de cailloux destinée à faire sauter les mines éventuelles, la vieille locomotive à vapeur fait son entrée dans la gare de Hanoï. A bord de la quinzaine de wagons de bois, vingt-quatre officiers, quatre-vingt-trois sous-officiers, trois cent trente-cinq parachutistes, formant le 6^e Bataillon de parachutistes coloniaux, débarqué la veille à Haïphong, venant de Saint-Brieuc, via Marseille, à bord du *Skau-gum*.

Sur le quai de la gare, sanglé dans un uniforme qui met en valeur sa silhouette athlétique, un jeune commandant attend, le sourire aux lèvres, et l'on sent, à le voir, qu'il est impatient d'agir, de prouver à ses pairs, à ses chefs, la valeur de cette unité qu'il a patiemment construite et formée, huit mois durant, dans la lande bretonne. Il s'appelle Marcel Bigeard. Ses officiers, ses sous-officiers, ses parachutistes, il les a choisis, patiemment, un à un, et il n'est aucun visage sur lequel il ne puisse mettre un nom. Il y a, bien sûr, ces officiers, vieux compagnons de son ancien bataillon, le 3^e B.C.C.P., comme Leroy, Le Page, De Wilde, Bourgois ou Porcher ; il y a ces sous-officiers qu'il a formés et commandés naguère, de Haïphong au pays Thaï, comme Baliste, Le Goail, Sautereau, Martelino.

Au « Séminaire », qui leur a été attribué comme base arrière, les Européens du 6^e Bataillon font bientôt connaissance avec ceux qui seront, deux années durant, leurs frères d'armes, les volontaires parachutistes vietnamiens, de solides Tonkinois qui ont combattu, récemment encore, dans les rangs du 7^e Bataillon, et qui ont été affectés au 6^e avec

leurs cadres et leurs officiers. Dans quelques semaines, une centaine de jeunes, directement issus du Centre d'instruction de Ha Dong, vont venir compléter l'effectif. Le 6^e Bataillon de parachutistes coloniaux aura trouvé son visage définitif.

Ainsi formé, le Bataillon Bigeard comporte deux compagnies « européennes », la 11^e et la 12^e, dont seulement un tiers de l'effectif est constitué de parachutistes autochtones, et deux C.I.P. (compagnies indochinoises de parachutistes), la 6^e et la 26^e, à majorité vietnamiennes¹.

L'idée du « jaunissement » des unités, surtout parachutistes, n'est pas nouvelle. Elle a fait ses preuves, à de nombreuses reprises, sur le terrain, les qualités propres aux deux races se complétant dans l'harmonie et la fraternité d'armes. A l'enthousiasme des Français les Tonkinois ajoutent leur ténacité, leur endurance et surtout une solide inimitié envers leurs compatriotes communistes du Viêt-minh.

Moins de deux semaines après son arrivée en Indochine, le 6^e Bataillon de parachutistes coloniaux est opérationnel. Bigeard a tenu lui-même à abrégé les formalités de l'instruction et de l'amalgame. Il pense, et ses officiers avec lui, que la cohésion nécessaire s'effectuera bien plus rapidement et plus efficacement sur le terrain.

L'été touche à sa fin. A la chaleur moite de juillet a succédé la saison de la mousson,

1. Appartenant à la demi-brigade de commandos coloniaux parachutistes, le 6^e B.P.C. a numéroté ses compagnies en tenant compte de l'ensemble. Cette numérotation sera abandonnée en octobre 1953. Ainsi, la 11^e Compagnie (lieutenant Le Page) deviendra 1^{re} Compagnie ; la 12^e (lieutenant Trapp) deviendra la 2^e Compagnie ; la 6^e C.I.P. (lieutenant Magnillat, puis Le Boudec) sera la Trois et la 26^e C.I.P. (lieutenant De Wilde) la Quatre.

qui amène, au-dessus des villages du Delta, de gros nuages gonflés d'une pluie qui se déverse, sans discontinuer, sur la région de Huong Khanh où est implanté le bataillon, à l'endroit même où, voici dix-huit mois, en janvier 1952, le général de Lattre a infligé aux divisions de Giap leur premier revers de Vinh Yen.

« Quarante jours d'une adaptation prudente et rationnelle à une guerre qui n'est pas nouvelle pour la plupart, mais que chacun veut un peu oublier, pour mieux réapprendre son rythme et ses méthodes de combat. » Cette définition qu'en a donnée le lieutenant Bourgois¹, résume assez bien cette période de prise de contact.

Sur le terrain, autour de Huong Khanh,

vers Phuc Yen, vers Vinh Yen, Bigeard lance ses compagnies dans des patrouilles, des embuscades de jour, de nuit. Le temps lui est compté, il le sait. Il n'est pas revenu en Indochine pour autre chose que pour se battre et pour gagner.

Et ses commandants de compagnie en ont conscience, que ce soit « Paulo » Leroy, « Hervé » Trapp, « Bernard » Magnillat ou « Francis » De Wilde. Ils sont sans trêve sur la brèche, même si, eu égard aux efforts déployés, les bilans sont minces, les accrochages rares. Omniprésent, mais invisible, le Viêt guette les paras.

Ceux-ci prennent date.

1. Tué à Diên Biên Phu, le 2 avril 1954.



II

TU LÊ - LE SAUT

Octobre 1952

15 OCTOBRE 1952, HANOÏ

Le bataillon est rentré depuis une semaine. Au Séminaire, les parachutistes ont repris des habitudes de sédentaires, et, en ville, le soir venu, ils goûtent aux chiches plaisirs nocturnes de Hanoï, ville calme et prude, où la priorité est donnée aux impératifs opérationnels. Depuis de Lattre, c'est la capitale de la guerre, où, à tour de rôle, les unités opérationnelles viennent, entre deux interventions, goûter un peu de repos et procéder à la remise en condition.

Pour Bigeard, le repos est une vue de l'esprit. Pas question, pour ses cadres et ses parachutistes, de s'endormir dans le farniente. « Nous sommes ici en opérations au même titre que dans le Delta », a-t-il coutume de dire. Une expression qui reviendra souvent sous sa plume. Ainsi, tôt le matin, le patron en tête, les compagnies sur les talons, l'ensemble du 6^e déboule, en petites foulées, sur les routes qui longent le Séminaire, et jusqu'aux abords du Grand Lac, au nord de Hanoï, pour une marche commando de quinze kilomètres, exécutée sac au dos, l'arme à la main ou à la bretelle.

Cette religion de la forme physique, assez peu répandue jusque-là, a, bien sûr, attiré quelques commentaires, pas toujours amènes. Le 6^e y a gagné le surnom de « Bataillon Zatopek », en même temps que, sous les sarcasmes, les parachutistes ont eu envie de serrer les coudes et les rangs, ce qui a fait dire au lieutenant De Wilde, le tout jeune commandant de la 26^e C.I.P., dernière-née des unités : « Les moqueries sont excellentes pour assurer notre cohésion. »

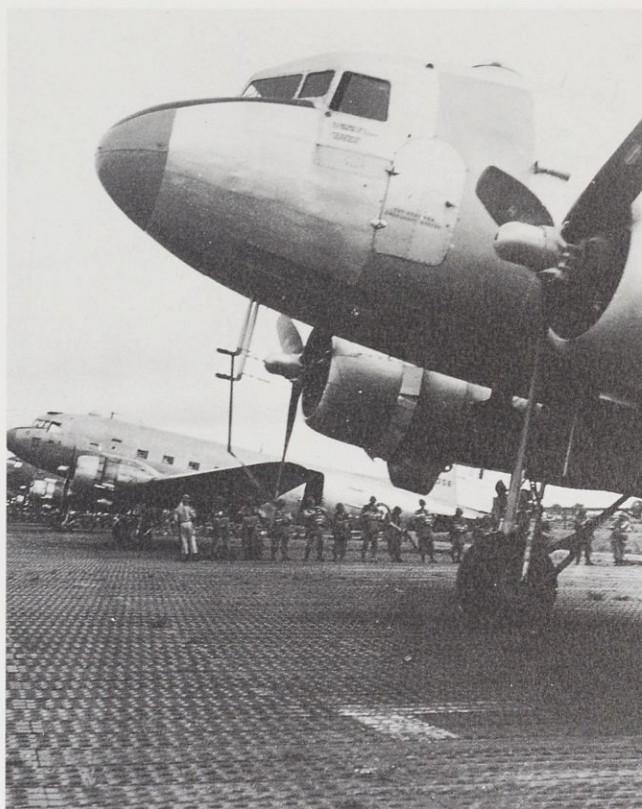
Ce soir, 15 octobre, au Séminaire, tout est calme, le bataillon n'est pas en alerte et, selon leur humeur, les paras se sont octroyé une

sortie en ville, ou bien, pour les plus sages, une bonne nuit de sommeil, en prévision des fatigues du lendemain.

Il est dix heures et demie. Dans le bureau de l'officier de permanence, le téléphone grelotte. Le capitaine Tourret, l'adjoint de Bigeard, est de veille. Il décroche. Au bout du fil, la voix du colonel Ducournau, le patron du G.A.P.2 auquel est rattaché le 6^e. Le message est bref :

— Bataillon en alerte aéroportée immédiate. Doit être prêt dès l'aube à être largué au complet. « Bruno » (l'indicatif de Bigeard) est convoqué d'urgence au P.C. des troupes aéroportées Nord.

Tout alors va très vite. Tourret est d'une



Bach Mai, 16 octobre 1952. Le 6^e B.P.C. embarque.

remarquable efficacité. Tandis que des Dodge se répandent par la ville à la recherche des paras épars, une jeep amène Bigeard auprès du colonel Gilles, le patron des T.A.P. Nord.

A minuit, dans le bureau de « Bruno », les commandants de compagnies sont regroupés, en tenue de combat. Bigeard arrive, et, sans préambule, il attaque :

— Une menace pèse sur le pays Thaï. Des indices certains permettent à nos services de renseignements d'affirmer que deux divisions viêt-minh sont en mouvement en direction de Nghia Lo.

« Le bataillon est désigné pour sauter tout à l'heure sur Tu Lê, à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de Nghia Lo.

L'impact de ces quelques phrases est grand sur les auditeurs. Voici enfin la première grande opération que va mener le 6^e. A lui de montrer sa valeur. Bigeard poursuit :

— Notre mission est vague. Elle dépendra essentiellement de la tournure des événements. Pour l'instant, nous devons éclairer le terrain, chercher le contact, baliser l'avance ennemie pour percer ses intentions.

Volant trois par trois, les quinze Dakota

emmenant la seconde vague du bataillon escaladent en vibrant les premiers contreforts de la Haute Région. Deux heures plus tôt, Bigeard et la première vague ont sauté au-dessus de Tu Lê. Maintenant, la 11^e Compagnie de « Paulo » Leroy et la 6^e C.I.P. de « Bernard » Magnillat sont sur place, tandis que, dans les avions, « Hervé » Trapp et sa 12^e Compagnie, ainsi que « Francis » De Wilde et sa 26^e C.I.P. se préparent à les rejoindre.

Ce que Bigeard ignore, c'est que, en cet instant précis, un émissaire du général Salan vient d'arriver à Hanoi auprès du général de Linarès, porteur d'un ordre annulant l'opération du 6^e sur Tu Lê.

Conservant auprès de lui, au centre de la cuvette, la 26^e C.I.P., il prescrit aux autres compagnies de s'implanter sur les pitons voisins ; la 11^e au nord-est, la 12^e au nord, la 6^e C.I.P. au sud-est. Chacune d'elles peut ainsi appuyer ses voisines et toutes ensemble peuvent intervenir au profit du P.C. implanté dans le poste même.

Personne ne peut l'imaginer encore, mais cette décision de Bigeard, originale et astucieuse, vient de sauver le bataillon.



Tu Lê, 16 octobre 1952. Fin du largage de la 12^e Compagnie. Le 6^e B.P.C. est au complet. Mais seul.

Bigéard a ensuite précisé, mais c'était inutile :

— Organisez des positions solides et enterrées : les Viêts possèdent des mortiers et savent s'en servir. Dès demain, je demanderai de nous faire parachuter du barbelé.

18 OCTOBRE 1952, TU LÊ

Cette nuit, à moins de quarante kilomètres de là, ils ont pu suivre l'agonie de Nghia Lo, écrasé d'artillerie, de mortiers, englouti après six heures de combat sous les vagues d'assaut de vingt mille bo dois fanatisés. Et quand, un peu avant l'aube, le ciel a cessé d'être illuminé par les reflets des explosions et des incendies, ils ont compris que les Viêts ont gagné. Tu Lê est leur prochain objectif.

La seule question qu'ils se posent, ce matin, est de savoir quand l'attaque se produira.

Pour les Viêts, en route vers la rivière Noire, Nghia Lo constituait l'objectif le plus difficile à conquérir. L'an passé, à la même époque, ils avaient échoué et si, cette année, Giap n'a pas commis les mêmes erreurs et a lancé à l'assaut ses deux meilleures divisions, la 308 et la 312, ce n'est pas par hasard. Il a

vu juste. Nghia Lo n'est pas tombé sans résister, six heures durant, à quatre assauts conjugués, entrecoupés d'un matraquage d'artillerie jamais encore observé en Indochine.

Maintenant, du général au dernier des bo dois, tous sont persuadés que le plus difficile est passé et le reste, cette série de petits postes, généralement tenus par une poignée de partisans, leur semble constituer des obstacles dérisoires. Ce sera, pensent-ils, une promenade militaire.

C'est probablement ce qu'est en train de se dire le commandant de la compagnie viêt-minh qui, en ce matin du 19 octobre, progresse sur la piste menant à la cuvette de Tu Lê. Sa satisfaction bute, soudain, sur le tir bien ajusté de plusieurs armes automatiques qui se déchaînent, deux cents mètres en avant de ses voltigeurs de pointe. La promenade militaire vient, brusquement, de prendre fin. Il est six heures du matin, et l'avant-garde de la 312 vient de se cogner à la section du sous-lieutenant Ferrari, en position de pointe devant le dispositif de la 6^e C.I.P. de « Bernard » Magnillat.

Les voltigeurs de Ferrari jubilent. En face,



Face aux deux divisions viêt-minh qui déferlent à travers le pays Thai, les paras se retranchent.

une dizaine de Viêts sont allongés sur la piste. Morts. Mais leur satisfaction est de courte durée, les bo dois ont réagi aussitôt, et ce sont bientôt deux, puis trois compagnies qui manœuvrent, rapides, précises, par les hauts pour entamer un débordement. Aussitôt, « Bernard », qui les a vues, donne l'ordre à Ferrari de décrocher. Un peu plus tard, « Bruno » en personne enjoint à « Bernard » de décrocher à son tour et de rallier au plus vite ses emplacements, à l'orée de la vallée, six cents mètres au sud du poste de Tu Lê.

Quelques minutes plus tôt, Bigeard a reçu, par radio, confirmation de la chute de Nghia Lo. En même temps qu'il se voyait confier le commandement territorial de l'ensemble du

quartier, il avait carte blanche pour agir.

— J'ai ordonné aux postes voisins de se replier sur vous, a dit à Bigeard le général de Linarès. Dès qu'ils seront arrivés à Tu Lê, vous pouvez décrocher. Votre mission est caduque, repliez-vous sur la rivière Noire.

L'attente commence. Pour les commandants de compagnie, qui scrutent l'horizon, la même question se pose : qui va gagner la course de vitesse engagée entre les bo dois qui foncent sur Tu Lê et les sections de partisans qui vont tenter de s'y replier ?

Ils imaginent sans peine l'angoisse de ces naufragés de la jungle qui n'ont qu'un seul espoir au cœur. Un espoir qui porte un nom : le 6^e Bataillon de Bigeard.

Le poste de Nghia Lo est tombé dans la nuit. Pour les paras, l'attente commence. Déjà, les premiers éléments ennemis ont été signalés sur la piste.



III

TU LÊ - L'ATTAQUE

19-20 OCTOBRE 1952, TU LÊ

En fin de matinée, Bigeard a décidé d'envoyer une section tenir, dans le sud-est, le col de Kao Pha, seule issue de secours en direction de la rivière Noire, point de passage obligé en cas de repli précipité.

— Pouvons-nous raisonnablement nous priver ainsi d'une section ? a demandé Tourret.

— Désignez tous les blessés légers, les malades, les accidentés au saut d'avant-hier. Kao Pha est à sept heures de marche de Tu Lê, ce sera autant de kilomètres en moins qu'ils auront à parcourir, sous le feu, avec les Viêts à leurs trousses.

Bigeard ne vit pas seulement au présent. Il prévoit déjà ce qui se passera bientôt, et tire des traites sur l'avenir. Cette décision, en tout cas, est sage. Elle va s'avérer, dans les prochaines heures, providentielle.

Aux ordres du sous-lieutenant Laizé, récemment arrivé au Bataillon, et qui pense avoir une entorse de la cheville¹, le commando, une vingtaine de parachutistes, malades ou éclopés, quitte la cuvette de Tu Lê en fin de matinée. Très vite, le contact radio est rompu. Laizé et ses hommes sont seuls.

La nuit tombe bientôt. Les sentinelles sont à leurs postes et, dans leurs trous, les parachutistes somnolent, casque en tête, l'arme prête, les grenades à portée de main. Vers dix heures du soir, première alerte : des torches, en procession, sont signalées dans le nord.

— Des Viêts ? demandent les hommes.

C'est la garnison de Gia Hoï qui, enfin, après avoir percé l'encerclement ennemi, est parvenue à se replier, en bon ordre, sur Tu Lê. Les partisans thaïs sont exténués, certains blessés, la plupart d'entre eux sont pieds nus. Mais aucun n'a abandonné son arme.

— Qu'ils aillent renforcer « Francis », ordonne Bigeard.

Les minutes passent. Malgré le silence

absolu régnant dans la cuvette, les guetteurs sentent la présence ennemie qui se précise. Non loin de là, les sections d'assaut se rassemblent, et, par milliers, dans le noir, les bo dois se préparent à bondir pour l'attaque.

Minuit. Une fusée blanche monte dans le ciel. Aussitôt, c'est l'enfer. Mortiers, mitrailleuses se déchaînent, préludant au déboulé des unités ennemies, résolues à anéantir ce misérable poste de Tu Lê, posé de guingois sur sa petite colline.

Peut-être les Viêts espéraient-ils n'en faire qu'une bouchée ? Leur déconvenue est grande quand ils s'aperçoivent que le poste est tenu, et bien tenu, par des renforts inattendus, pas du tout impressionnés par les vagues successives qui se sont brisées sur les barbelés imprévus. Mais, plus grave encore, ils sont également pris à partie, sur leurs arrières et sur leurs flancs, par les appuis des compagnies, éclatées sur les pitons d'alentour.

Trois heures durant, les éléments de la 312^e Division viêt-minh vont, en vain, s'acharner sur Tu Lê, le poste et ses abords.

Au cri de « tiên lên » lancé par les assaillants, les petits Vietnamiens de « Francis » répliquent par des insultes et des rafales.

A trois heures du matin, l'attaque prend fin aussi brusquement qu'elle avait débuté.

— Halte au feu ! ordonne Bigeard. Économisez les munitions.

Il connaît suffisamment son adversaire pour deviner qu'il ne s'en tiendra pas à cette attaque avortée.

Une heure passe encore.

— Alerte !

Il est quatre heures du matin. Sur la cote 876 où s'est installé « Hervé » avec sa 12^e Compagnie, le caporal Allaga a jeté son cri d'alarme. Les Viêts sont là, juste en dessous,

1. Un examen radiologique montrera que Laizé a une fracture des malléoles.



A l'aube du 20 octobre, les vagues des bo dois se sont brisées sur les défenses de la 12^e Compagnie.

empêtrés dans les « ribards » dont ils ne soupçonnaient pas l'existence.

La position de Trapp est solide. Elle est constituée de deux bosses, séparées par un ensemement où sont entassés des barbelés, battu par les armes automatiques. La première des bosses est tenue par le lieutenant Le Boudec et son 1^{er} Peloton, la seconde, par le lieutenant Derély. L'un et l'autre se trouvent, en même temps, sous un feu nourri venu des pentes mêmes de leur piton.

De sa voix calme, « Hervé » a rendu compte.

— Tenez bon, a aussitôt répondu « Bruno » : tous les voisins sont alertés et vont vous appuyer !

Et l'attaque se déclenche. Elle va durer deux heures. Deux heures de corps à corps, entrecoupées de brèves haltes, mises à profit par les Viêts pour se regrouper, protégés par la brume qui monte de la vallée, et pour remonter à l'assaut.

Du côté des Français, les pertes sont peu importantes, compte tenu du fait qu'ils sont convenablement enterrés, et en dépit de l'effectif engagé par l'ennemi, au moins un régiment au complet.

Les paras se battent. Ils ne cèdent aucune de leurs positions. Le premier tué, le sergent Letourneux, est touché alors qu'il tentait

d'enrayer la percée d'une section de volontaires de la mort. Plus tard, le sergent Guérin sera tué au cours d'un combat singulier entre sa mitrailleuse et une mitrailleuse ennemie. C'est son chargeur, Nguyen Xua Bich, qui aura le dernier mot, mais il sera tué à son tour quelques secondes plus tard.

Le jour se lève enfin. Un petit jour timide, triste et brouillasseux, dans lequel achèvent de se fondre les dernières silhouettes en vert.

Et le silence retombe.

Pour Bigeard, c'est le moment du choix. Doit-il se replier, mission accomplie, après avoir récupéré la garnison de Gia Hoï ? Doit-il, au contraire, risquer l'existence de son bataillon en attendant que le ciel se dégage, permettant ainsi l'évacuation sanitaire de ses blessés ? Le dilemme est difficile à trancher. Et pourtant, Bigeard dit :

— Pas question d'abandonner nos blessés. Nous attendons jusqu'à midi. Après, j'aviserai.

Cette décision est courageuse. Bigeard n'ignore pas qu'il ne possède qu'une seule chance de rompre l'encerclement partiel de la 312^e Division : partir aussitôt. Cette chance, il l'a volontairement laissée passer. Ce 20 octobre, à sept heures du matin, le sort du 6^e Bataillon de parachutistes coloniaux est scellé.

IV

TU LÊ - LA RETRAITE

20-23 octobre 1952

— Quelle heure ?

— Il est midi.

Bigéard interroge le ciel, toujours bouché, toujours hostile. Par radio, il ordonne :

— Prenez vos dispositions pour le brancardage des blessés. Nous décrochons aussitôt après. En tête, la 11^e Compagnie ira tenir le petit col au débouché de la cuvette. Suivra la 26^e C.I.P. qui dépassera la 11^e et se postera le long de la piste. Ensuite, le P.C. et les armes lourdes. Puis la 12^e suivra. Enfin, la 6^e C.I.P. Décrochage en perroquet.

Un à un, les commandants de compagnie accusent réception.

Le décrochage en perroquet est la seule manœuvre concevable, elle se déroule à la façon d'une chenille de char, l'unité de queue passant en tête sans solution de continuité, et se stoppant ensuite pour assurer la sécurité de l'itinéraire. Ainsi, à tour de rôle, les compagnies constituent l'arrière-garde, puis l'avant-garde.

Quelques minutes plus tard, « Paulo » Leroy et sa 11^e prennent la piste vers le sud-est. L'instant est crucial, les Viêts ont disposé de toute la matinée pour verrouiller la cuvette et prendre au piège ce bataillon de parachutistes qui a bloqué leur marche en avant. Ils ont un compte à régler.

Très vite, les paras sont au contact, et doivent effectuer la percée en force. L'ennemi est partout, devant, derrière, sur les flancs. Les voltigeurs de pointe signalent, à droite et à gauche, sur les flancs des pitons cernant la cuvette, de longues colonnes de bo dois qui galopent pour bloquer le passage et arriver les premiers au col de Kao Pha, issue obligatoire vers la rivière Noire.

Une course de vitesse est engagée. Au plus rapide, au plus déterminé, au plus manœuvrier reviendra le succès.

Pour l'instant, le succès balance. Aux blessés, intégrés à la colonne qui tente de se frayer le chemin, se sont ajoutées les familles des partisans thaïs fuyant les communistes, ce qui complique au-delà du raisonnable les possibilités de manœuvre.

Le bataillon est accroché de partout. Utilisant leur tactique habituelle, les Viêts essaient de tronçonner la chenille humaine, de la fractionner en petits éléments qu'il leur sera aisé de réduire. Six heures durant, jusqu'à la tombée de la nuit, jusqu'à ce que soient atteintes les premières

pententes menant au col de Kao Pha, vont se livrer des centaines de combats individuels dont, souvent, les paras sortent vainqueurs. Mais à quel prix ! A trois heures du matin, lorsque les lieutenants dresseront le bilan des pertes, celui-ci sera lourd : près de quatre-vingts manquants, parmi lesquels deux officiers, les lieutenants Crouzet et Roux, et le père Jeandel, l'aumônier, resté volontairement auprès des blessés, abandonnés sur la piste.



Le sergent Zobel sur la piste du col de Kao Pha.

Une fois atteint Kao Pha, où Laizé avait tenu, les paras espéraient pouvoir se reposer un peu ; certains n'avaient pas dormi depuis trente-six heures. Bigeard tranche :

— C'est hors de question. Les Viêts nous talonnent. Nous devons poursuivre, combler notre handicap par la vitesse. Le poste de Muong Chên est à treize heures de marche. Ce sera notre prochaine étape !

Ce que fut cette journée du 21 octobre restera dans toutes les mémoires de ce que l'écrivain Jules Roy a appelé « la retraite des Mille », comme un cauchemar éveillé. Les paras ont marché et se sont battus sans trêve, tout le reste de la nuit, et puis la matinée suivante, et encore une partie de l'après-midi.

Et quand, enfin, ils arrivent, c'est pour constater que les Viêts sont là, eux aussi, et prennent déjà leurs dispositions pour l'attaque. Il faut repartir.

Afin de gagner les quelques heures nécessaires pour mettre son bataillon hors de portée, Bigeard a demandé à l'adjudant Peyrol, le commandant du poste de Muong Chên, de rester sur place et de retarder autant qu'il le pourra la progression ennemie. Peyrol a

promis. Il tiendra même au-delà des trois heures demandées, et, vers trois heures du matin, il effectuera une sortie en force avant de se perdre dans la jungle, puis, au prix d'une longue marche de douze jours, il parviendra à rallier le camp retranché de Na San.

Et les paras se mettent en route. Dans la chiche clarté du crépuscule, ils se glissent hors de la vallée. Il était temps, le bouclage ennemi se précise et se confirme et les sections de la 26^e C.I.P., en arrière-garde, passeront à quelques mètres seulement des bo doïs, avec lesquels elles entameront un début de dialogue, destiné à endormir leur méfiance.

Une nouvelle nuit commence. L'objectif est le poste de It Ong, dernière étape avant la rivière Noire. Depuis le Siebel qui l'a survolé tout à l'heure, Bigeard a entendu le général de Linares lui annoncer qu'une colonne de secours, venue de Son La, arrivait à sa rencontre.

Il fait nuit noire et l'obscurité est telle que, en franchissant la Nam Chieng, les paras doivent se tenir par le ceinturon pour ne pas se perdre. A minuit, alors que le bataillon se



Le capitaine Tourret, l'adjoint de Bigeard. Un homme de feu et de foi. Un volcan sous la neige.



Au poste de It Ong, Muriel (à gauche) cède son cheval à Quillacq, qui a sept balles dans le corps.

regroupe de l'autre côté de la rivière, les échos de l'attaque du poste de Muong Chên parviennent à ses oreilles. Tous les paras ont une pensée fraternelle envers ces supplétifs qui se sacrifient pour eux.

Douze heures encore, le 6^e B.P.C. va marcher, l'arme prête. Il n'est pas question de s'arrêter si près du but, et toute l'armée de Giap ne pourrait pas l'empêcher de passer. L'effort imposé au Séminaire par Bigeard porte ses fruits. Il a exigé de ses hommes plus que de la discipline, plus même que le seul goût du dépassement. Il leur a communiqué quelque chose d'essentiel, d'irremplaçable, le désir de vaincre. Il aura fallu la bataille, puis la retraite de Tu Lê pour qu'ils en prennent conscience. Au-delà de toute fatigue, au-delà de toute pensée cohérente, ils ne sont plus que des combattants, tels que leur chef les a voulus.

A dix heures du matin, les paras franchissent le dernier col avant It Ong.

Au bout de la piste qui descend en lacets, le long des flancs de la montagne, il y a la rivière Noire.

Et, de l'autre côté, Son La et enfin la perspective d'un repos mérité.

Mais rien n'est encore joué. Arrivé dans la nuit par la piste directe de Nghia Lo, un régiment de la 308^e Division déboule, en colonne par trois, sur les talons des paras... Ceux-ci croyaient pouvoir souffler quelques heures avant d'entamer l'ultime étape. Il leur faut repartir dès le début de l'après-midi, d'autant plus rapidement que la garnison du poste de It Ong s'est repliée plus tôt que prévu.

Bigeard convoque ses lieutenants :

— Dites à vos hommes que je leur demande encore un effort...

Recommandation superflue. Les lieutenants ont compris, et si, dans les unités, la déception est grande, c'est pourtant en bon ordre que le 6^e va faire un pas, encore un pas...

Ils ont marché toute la nuit. Au jour enfin, ils ont atteint le poste de Ta Bu, sur la rive gauche de la rivière Noire. Là, des piroguiers thaïs ont assuré le franchissement, et, vers midi, enfin, le 6^e a commencé à croire qu'il avait gagné.

BAN YEN NHAN

Décembre 1952

Les lampions sont éteints. Choyés, adulés, fêtés, abondamment décorés, les paras de Bigeard, dont l'exploit rejaillissait sur l'ensemble des troupes aéroportées d'Indochine, ont goûté un mince repos dans leurs locaux du Séminaire. Si, en Haute Région, l'offensive de Giap, qui se poursuit et se développe, vient de connaître un sévère coup d'arrêt devant Na San où d'autres bataillons paras se sont distingués à leur tour, le reste du Tonkin n'est pas calme pour autant.

Une nouvelle fois, les hommes du 6^e ont remis sac au dos pour courir la rizière, aux trousseaux du fameux T.D.42, l'insaisissable régiment viêt-minh infiltré dans le Delta.

La guérilla dans la rizière est une école de patience. D'endurance et d'astuce aussi. Il faut savoir éviter les pièges, ne pas craindre d'attendre, des journées et des nuits durant,

un adversaire omniprésent et invisible, qui, selon la formule de Mao Tsé-toung, se trouve au sein de la population « comme un poisson dans l'eau ». Et de l'eau, il y en a, au-dessus, avec cette bruine tenace qui noie l'horizon et qui imprègne tout, au-dessous, avec ces étendues d'eau plate et grise, à l'infini. Un mois durant, par sections, par compagnies, le 6^e a marché, attendu, guetté, dressé des embuscades pour un maigre bilan.

Le 22 décembre 1952 le rendez-vous a eu lieu. Ce matin-là, il s'agissait encore d'une opération dite de routine, le ravitaillement du petit poste de Binh Ti, îlot de briques et de béton perdu au milieu de la rizière comme un rocher au milieu de l'océan. Un important convoi motorisé, chars et camions venus de Ban Yen Nhan, a emprunté la grande digue carrossable, et s'est enfoncé vers l'est, dans





FÉVRIER 1958

Après Timimoun, le 3^e R.P.C. a été envoyé dans les Nementchas. Une région que les paras connaissent bien. L'hiver y est rude, le ciel bas, et le vent glacial balaie les sommets dénudés des montagnes.

Debout, les mains au dos, dans l'abri relatif de la mechta où il a installé son P.C., Bigeard parle. Ou plutôt, il dicte ce qui est le dernier des ordres du jour adressés à son régiment, à ses paras. Quelques heures plus tôt, il a appris qu'il devait abandonner son commandement, après les deux années réglementaires, et passer la main.

« Je vous quitte, la vie est ainsi faite. On a toujours très mal lorsque l'on perd un être cher. Inutile d'épiloguer : vous savez la place que vous occupez dans mon âme et dans mon cœur... Vous étiez ma vie, ma joie, mes espoirs... Tournons la page... »

A quoi pense-t-il pendant ces dernières minutes de commandement du 3^e Régiment ? Sans doute à cette « piste sans fin » semée de morts, de blessures, de fatigues, de peines, de succès. Des brumes du Tonkin au soleil du Sahara, de la boue des rizières aux neiges des Nementchas. La guerre, encore la guerre.

Bigeard hoche la tête. Devant lui passent les visages des disparus, Baliste, Prigent, Le Vigouroux, Fromont, Chevallier, Bourgois. Sans oublier Roher, le petit lieutenant tué à Timimoun.

Sans oublier non plus Sentenac, Sentenac dont la photo de Marc Flament, qui le montre agonisant, couché sur le flanc de la dune, est accrochée sur le mur et ne l'a jamais quitté.

Il s'est repris. Sa voix s'est raffermie. Il est encore le patron, celui qui juge et qui félicite, qui commande et qui sévit, qui exige et qui encourage.



« Sans perdre une arme, le régiment a obtenu les résultats les plus brillants. Mille six cents rebelles tués, mille six cents prisonniers, mille neuf cent vingt armes saisies, dont neuf cent vingt de guerre. Il a effectué un cycle complet de ce que l'on peut demander à une unité en A.F.N.

« 1956 l'a vu partir de la boue du Madjar. Puis Bougie, l'effort opérationnel de la 27^e D.I.M. et des Nementchas — des dizaines d'opérations effectuées sans interruption.

« 1957. Alger n° 1, les Atlas, Médéa, Agounnenda, Alger n° 2, la Kabylie, Miliana, Timimoun.

« Soixante-seize de vos camarades ont été tués, deux cent vingt ont été blessés. Que leur sacrifice ne soit pas vain. »

Par la fenêtre entrouverte lui parvient l'écho d'un chant, lancé à plein poumons par des centaines de jeunes voix :

*Para Bigeard,
Il faut souffrir,
Savoir mourir,
Sur le chemin de la victoire...*

Les voix s'éloignent et, dans le silence revenu, Bigeard achève la dictée :

« Je n'entendrai plus vos chants au lever du jour, je ne vous verrai plus défiler, conscients de votre force tranquille... Je m'arrête, vous allez me faire pleurer...

« Bonne chance. Que Dieu vous aide et vous guide. »

Bigeard est parti, le surlendemain.

Dans l'hélicoptère qui l'emmenait vers un autre destin, il a survolé une dernière fois le régiment, massé au carré.

Les visages levés faisaient une tache claire sur le marron vert des tenues de campagne.

Bigeard a détourné son regard.

